

Les Lignes du XII

Écrites et Rangées par :
Brian-Kevin CHARBON

Ces lignes sont dédiées à Lucas, Nico, Mica, Idris, Léa S., Mme M. SCHERRER, Mr RD. SUAREZ, Ma petite Carbone Chérie, Fanny M., Alexis, Logan, la bande du C.E.A, La famille de Béziers, Elodie, Charline, Laurianne, Corbot, l'I.C.E.S et tous ceux qui m'ont sorti de cette passe.

Préface :

CHARBON- « Voyez-vous en moi un Pervers Narcissique Madame ?

-Cela vous fera peut-être bizarre ou ne vous plaira pas, mais vous êtes un ours tendre. »

I. CAMILLE

Le 24, du mois de mai,
C'est à ce millésime, qu'il est bien né,
Ce sage pédagogue non suranné qui fendit les livres et érudition
Pour aller sauver, l'éducation.
Le monarque nanti du bâtiment,
Le fit incorporer comme lieutenant :
« Lieutenant te flaire-tu adroit ? Conte-moi, te flaire-tu assez vigoureux et ivre
Pour aller préserver le savoir-vivre ? »
Lampons un coup, Lampons-en deux,
A la santé de ce monsieur...
A la santé de l'autonome pondération, et merde pour les fantoches fiers,
Qui lui proclame la guerre.
Notre cher songeur, altier et hardi,
Lui répondit : « Monarque oui,
Projetez en moi, votre crédulité, La libre pensée je hisserai
Elle désertera la décence je le promets ! »
Et à la première sonnerie,
La controverse se finit...
Armé de sa besace, de sa pensée, de sa pondération,
Il alla en salle, pour aller sauver l'éducation.
Que dira-t-on des autres pédagogues épisodiques et divisés,
A Paris, Perpignan et Montpellier,
Qui ont abandonnés leur déguerpissage pour l'éducation, contre 15 marottes fantochés,
Or que lui qui devant une trentaine qui s'est dédommagé, n'a jamais abjuré !

II. PROSTRATION

Alors que tout me passait pour distingué,
Elle s'est invitée,
Et l'existence n'était plus rose,
Et tout me passer pour morose...
Etend, j'essaie de persuader Morphée,
Pour qu'elle puisse me câliner...
Ma désespérance m'amener même à penser que ces nuits,
Dlul allait me border de son brochage de l'ennui...
Cette seiche m'a tâchée de son encre,
Qui s'ancre...
Au fond de mon être
Que je fais paraître...
Je ne fais que me morigéner,
Je vais liquider par m'enterrer.
A force de me maquiller en con
Je deviens moribond...
Emerge-toi de là, de mon affaissement,
Foutu abattement,
Foutue langueur,
Foutue torpeur...
Sûrement qu'avec une balle dans le crâne, à trépas,
La poudre, d'un coup de toner, mes peines, effacera...

III. LA VIE EST BELLE (XII)

Dans un grand hémicycle, elle se chemine sur le battoir,
Elle se sent confiante, face à tous ces accoudoirs...
Elle dégaine son arme, cette archière, et commence,
A l'utiliser, mon corps et même Comateux, se mettent en transe,
Quelle délicatesse, vénusté, joliesse, dandysme en ce soir...
Soudainement cette cantilène me métamorphose en encensoir,
Dégageant la Rose, la Myrrhe, je m'enivre de ces frottements,
Contre d'ailleurs, le blasphème des marins harmonieusement...
La potence qu'elle dompte avec son archer m'envie,
De la péroration de mon admiration infinie...
Ces cordes qu'elle métamorphose en passion,
Qu'elle fasse de même, avec celle à mon cou, avec dilection...
Que l'on me la serre si cette admiration est utopique,
Je devine alors que mon amourachement éprend mon cou, la Dame de Pique
Joue enfin devant moi, si seulement, la vie
Pourrait être aussi belle que cette mélodie...
Pourrai-je faire, un jour, la dissemblance,
De ne comprendre aucun sens,
En ce bien qui m'enivre.
Je sens mon corps, lourd et pesant et ivre,
Ivre de cette mélodie, de ce son de sirène,
Qui m'attire et qui guère ne m'aime, cela ne mène,
Qu'à danser sur le fil d'une lame,
Qui me libère de cette corde, qui sans merci, broie mon âme.

IV. LE MAGASIN DES SUICIDES

Bonjour ! Vous venez de calotter la clochette
De notre porte, pour commencer la fête...
Des problèmes avec votre femme ?
Pas de soucis, nous avons plusieurs modèles de lames !
Tiens prenez ces revolvers
Pour parler avec la poudre,
Nous avons aussi des paratonnerres
Pour avoir un coup de foudre.
La Vie est dure ?
Pour l'alléger : nous avons du Cyanure !
L'Echoppe vous garantit à tous les coups :
Mort ou l'on vous rembourse tout !
Si la vie est un rêve
Nous allons vous aider,
A faire une définitive trêve
Et à vous réveiller.
La Vie est courte et chiante,
Profitez d'une belle morte lente !
Le Magasin des Autolyses
Raccourci votre frise,
Vous envoie à l'Ossuaire
Et vous en serez fier !
Client Satisfait :
Client sous terre, six pieds !

V. LE MONDE PHANTASMIQUE

Lorsque j'épie ce monde aussi exécrationnel que putréfié,
Je casse ma pipe pour filer à l'anglaise, au plus vite, sans tarder,
Vers un monde que je baptise alors ma caponnière,
Et qui m'attendra toujours que je parte vers...
Un adret qui leur paraît amphigourique, obscure,
Mais qui est comme mon futur...
Qu'ils s'exclament que je suis branque, abracadabrant, que je suis un con en vie,
Qu'ils profanent que nous sommes aliénés, désespérés, que nous adirons l'esprit...
Vue qu'ils n'ont plus de fantaisies, qu'ils m'appellent abracadabrant,
J'appareillerai vers mon monde, hors de ce monde lassant...
Toutes ces nuits,
Passées dans mon lit,
Aiguillonné par tous ces phantasmes, ces rêves,
Toute cette vivacité qui n'est point en trêve.
Tout un millier de songes et de fabulations, ce n'est pas cher défrayé,
Sauf pour ceux sans fantaisies qui se terrent dans la logique, chagriné...
Dans ce lieu, j'ai mon propre palais, rassasié, à n'en plus finir
De choses supercoquentieuses, marginales, fantaisiste pour te faire sourire,
Tous les jours de pluies...
Qui viendront s'accommoder dans ta vie.
Toutes ces choses que nous rassemblerons,
Pour ce fabuleux monde que nous fabriquerons...

VI. NOTRE MONDE

Tu as le ballot que je te chéris,
Ce n'est point un épanchement,
Ils ont le ballot que tu me chéris,
Pour eux c'est un empêchement.
Malgré le colinot où tu séjour,
Tu es là, et tu seras là, dans mon ardeur, pour toujours,
Malgré les réprimandes, les gloses, les observations,
Les réquisitoires, les considérations ;
Les « oncques, vous deux ! »,
Les « Ils ne bichent point ensemble eux ! »...
Qui as le blanc-seing d'affermir cela ?
De te jurer, de te proférer cela, à toi ?
Tu rêves d'une tendre aisance,
Mais cela, de l'Amour Pur, n'en ai point l'essence...
Ils ont le ballot que tu me chéris,
Mais non que, je te chéris...
Je conçois la raison de ton adage,
Au sujet du sable que j'ai pris,
A t'harmoniser de prendre le large,
Pour l'infini...
Ne t'en fais pas, je convoite que l'on en est susceptible,
Comme notre relation me semble irrésistible...
Mais lorsque nous nous débiterons de notre monde,
Tu administras toi-même, en nous éveillant que ce sera sans espérance, et immonde...
Si seulement ils auraient su,
Que l'on se chérissait depuis le début,
Dès lors que le premier grain de sable de notre rencontre,
Fut posté, auraient été-t-ils autant, que ces grains de sables actuels, contre ?
Pour cela que tu m'as adjuré :

« Pourquoi nous ne sténographions pas notre destin ?
Plus m'ébruiter que le fait qu'on soit toi et moi, s'entête en vain...
Personne ne peut dicter ce que nous allons fluctuer,
Ou je verrai, mon essence, cesser, s'épuiser...
Sûrement que l'on pourra échafauder notre monde,
Afin qu'on ne soit plus dans leur monde immonde... »
Dire que tu étais celle que je temporisais,
Nous pouvons sténographier notre monde à jamais.
Dans tous les cas, ils ne pourront nous abdiquer de leurs notations,
Et de leur fantochiennes explications,
Répondant, selon eux, à « Pourquoi
Nous ne pouvons pas sténographier notre monde, toi et moi ? »
Car nous « n'aboutirons à rien,
Car toi et moi, cela restera en vain... »
Donc affermissons que cela en vaut la peine,
Dire que tu pouvais être ; depuis abondamment, depuis nos prémisses ; mienne...
Ils peuvent aboyer ce qu'ils souhaitent,
Car Maintenant à ce choix, on se prête...
Plus de « Jamais, Onc, Oncques, Des Fois,
Peut-être, Pourquoi... »,
Ne laissons plus rien au Hasard,
Tu m'as ressaisi avec mon tambour en foutoir...
Ainsi que j'ai eu, des plaintes, des bastringues
Que je suis aliéné, mal-éduqué, dingue...
Tu as altéré toutes ces bacchanales, ces bousins,
Comme ils ont voulu altérer notre monde, en vain.
Je fus, devant l'alcade et le cadi de leur équité,
Obturé et Maudit à ce que j'aïlles aux violons de la claustration, à jamais.
Si seulement ils auraient su,
Que tu rêvais d'esquisser ce conte, depuis le début...

Mais Maintenant, ils ne peuvent plus,
Admettre que tu rêvais, depuis le début...
Car ce fait-là peut être l'une de mes balivernes, de mes arguments,
Afin de te conserver, maintenant tu vois qu'ils aboient que je mens,
Car ils n'ont pas su,
Que l'on rêvait depuis le début...
Mais qui te jurera, qui admettra en notre vie
Que cela est vrai que je n'ai pas desservi,
Mais que j'ai moi-même ébranlé ton rêve au début,
Pour abouler une chance, aveugle que je fus,
A des égaux, à qui j'éclipsais mon rêve,
Comme toi tu le maquillais, sans être en trêve...
Comme moi je maquillais un semblant de rêve,
Avec une autre, dont ton affres, ton anxiété, ton épouvante, pour elle, n'était pas brève...
Te phantasmes-tu ? Elle avait une crinière de la même couleur
Avec laquelle j'admire le ciel lorsque tu es là, aussi lumineuse qu'une fleur...
Je maquillais car j'avais acoustiqué qu'elle avait détruit le mien,
En allant voir un autre, tout en restant avec moi, un lendemain...
Mais qui administrera une telle confession,
Que l'on rêvait, depuis le commencement didactique, avec l'intention,
Que l'autre vienne nous proposer de rêver,
Et l'exhortation à ce dernier, avec lui, à jamais...
Maintenant qui peut
Croire que depuis le début, tu veux ?
Cela peut être un oracle de ta part, si l'on pense,
Due à mon influence...
Pourras-tu me concéder,
Que je suis désolé,
De t'avoir,
Sans le savoir,

Détruit ce rêve, ce phantasme, que tu voulais

A jamais...

En souhaitant te t'acquérir,

Un rêveur, pour en finir,

Avec mon égo,

Tes lubies de partir là-haut,

Pour que tu puisses bidonner,

Et enfin, fantasmer, ambitionner.

Et être béate, mais en agonisant mon rêve,

J'ai agonisé le tiens, sans trêve,

Corps et âmes, je me suis arpenté,

Pour te trouver, à jamais,

Une source d'heur, de douceur et sans savoir,

Qu'il y avait un espoir,

Pour que le miens

Accomplisse le tiens...

Mais j'ai voulu m'étouffer pour ne pas passer

Avant les autres, à jamais...

Et lorsque tu as dévoilé à tous et à toutes, ton rêve,

Ce sont eux qui m'ont claquemuré, sans trêves...

En achèvement, comme la balle qu'ils m'ont administré en plein cœur et rêve, je ne peux, à leurs yeux,

Chaperonner que tu voulusses rêver et qu'on soit heureux,

Depuis le début...

Car ils n'ont pas su...

Car cela peut être mon influence,

Lorsqu'on y pense...

VII. LE PALADIN

Preuse et céleste Lindsey,
Tu sais que je chaperonne la fraternité,
Jusqu'à ce que sonnera ma dernière heure,
Comme cette aumône, que tu nous as adjuré, vers le bonheur.
Alors déclare-moi, Lindsey,
Pourquoi quand je me réside dans les détroits de Morphée,
Elle me dévore, me fraye, me tenaille tel un phantasme plantureux...
Suis-je voluptueux ?
Suis-je prêt du bonheur ?
Ou suis-je passé en jouxte en une heure ?
Ce n'est point mon errement,
Si l'on nous a fait avec ces sentiments...
Je t'adjure, Je ne succomberai jamais,
Amène-moi à ma cause : Le bonheur pour l'éternité...
Est-ce une bavarde pour accomplir ce pourvoi ?
Pour que je condescende enfin à ce Graal que dégrève sa voix...
Aide-moi à m'en amouracher, à appréhender le Pourquoi...
Ou mon fer s'en chargera...
Pour te donner ce sacrifice, celui de mon sang,
Pour la nuit des temps...

VIII. GAVI'S SONG

C'était en ce soir,
Cela m'a banni tous mes cauchemars...
C'était pour ton frère, ainsi que ton père, qui, envahit d'une agonie, s'est épuisé...
En enclavant tes perles, tu t'es mise à frotter ;
Tes cordes,
Tu as lynché ma miséricorde,
Tu as voulu brandir ton archer,
Contre le gibet du Sablier...
Frotte tes cordes, petite fée,
Frotte sur mon estrapade, Lindsey.
Soudainement dans cette obscurité,
Pendant que tu me tiens éveillé, dans ce reître cauchemar...
Il y a eu un embrasement d'espoir,
Les lucioles, à l'abri du charmant et de l'agréable,
Preignent leur envol et montrent leur clarté aimable...
Mais elles ne décampent pas, au contraire,
Elles te confortent pour ton père...
Plus tu observes ces embrasements,
Plus tu t'enclaves de bramer pendants tes frottements...
Et moi, t'écoutant en te regardant par scintillements,
Reste dans l'Idéal, pour quelques instants,
En me demandant si la potence,
La plus Stoïcienne, serait-celle de la patience,
De l'opiniâtreté de l'espérance,
De l'obstination, de la persistance,
D'un monde nouveau, d'un nouveau départ,
Pas celui de la gloire,

Ni celui de la victoire,
Mais... celui de la fraternité,
Et celui de changer voire d'expier, enfin, la corde du gibet...
Car, comme toi, ondine magnifique,
Un ange veille sur moi dans le Zodiaque,
A la différence de toi, dans la famille, c'est ton père,
Alors que moi, c'est le fils, c'est mon frère...
Mais ce son, le trouble d'une vie,
Pour Gavi, se finit,
En cette sonorité, pour lui, pour son frère,
Et ainsi, pour ton père...

IX. LA VIE EST BELLE (L'ARTISAN).

Il était une fois, en une petite ville, qui m'échappa,
Un amateur d'artisanat,
Qui gambergeait, à un aciérage
Solide, à un bardage...
Soudainement, se poignait en lui,
Un phantasme, celui d'une égérie...
Qui dompte, telle une Gaïa,
Son coeur de pierre, qu'elle a choyé telle Angitia,
Grâce à ses estrapades qu'elle panse,
Des cordes peuvent étreindre une potence,
La potence des ritournelles machinales...
Alors, il balafra alors cette enluminure,
Comme son émancipation, il la laisse pour son futur,
Il préfère être sujet de cette fantastique violiste...
Il dessine alors, la galbe de cette virtuose alchimiste,
Transformant les cordes en Maedup, en volupté de délice,
Une fois l'enluminure lisse,
Bardage finit, de ses propres mains...
Fier de celui-ci, il énumérera avec certains,
D'autres délogent, blâment, maudissent, limogent ce résultat,
Comme son psychisme chimérique, son bien-être délicat...
Il ne faut point ostraciser sa Galatée, car elle, n'est point diachronique,
En l'énumérant, il avait expliqué, conté, que cet « authentique »,
Était une divagation d'imagination et de phantasmes, que ce n'est point pour ces occasions,
Mais pour d'autres, des Marginales, qu'il a en affection...
La vie est belle, pour ceux et celles qui vivent de blancheur,
Blancheur trop monocorde, immarginale, mais qui n'affectionne point le coeur,

Qui apporte une autre pigmentation, alors il redevient noir,
Et se retrouve en compagnie d'un seul sentiment : celui du Miroir.

X. CULEX

Je suis éploré, toi mon culex,
De ne pas radiner demain, quel complexe,
Tu fleuris, bientôt 7 ans,
Fier de toi, malgré que je serais absent,
A ton premier affront de sport,
Je serais autre part, en effort,
Pour ton épouseur, j'escompte : tu comprendras.
Et que cette contumace ne dévoilera
Pas le fait que je ne songe plus à toi.
Juste besoin de Liberté, de Libérer mes mots et me Libérer un peu,
J'hurlerais et j'écritais contre eux,
Un peu en sorte, comme toi,
Avec ta balle, loin de moi...
Tu as connu des moments pas trop sains,
Je te l'accorde, mais tu es resté fort, en vain.
Je songe alors qu'autour de toi, même notre foyer,
On te contera alors que je ne suis pas à suivre, jamais.
Je songerai à me défendre que je ne sois pas un danger immense,
Car je ne fais qu'une chose : défendre la transparence...
Je t'ambitionne de réussir, de gagner,
Comme on l'espère tous ici, pour notre assemblée,
Ton arme ici est le ballon, mais j'assume
Que la mienne se trouve être ma plume.